

ATUL DODIYA

LA GAZETTE DROUOT, 5 octobre 2012

LE MAGAZINE | PORTRAIT

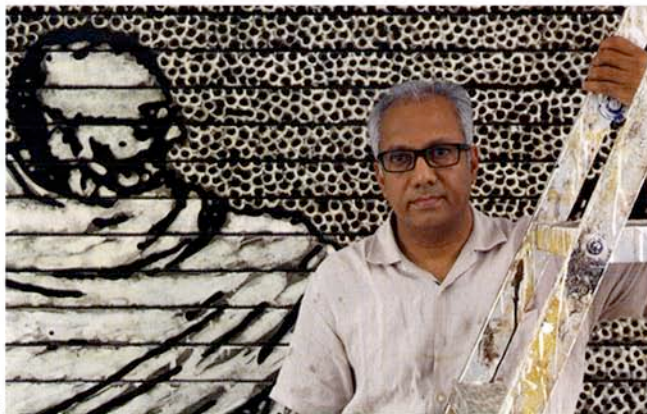
PAR MOLLY MINE

# Atul Dodiya : Bombay-Tombouctou-Paris

Pour sa première expo solo à Paris, l'artiste indien a choisi de nous interpeller. Il évoque le travail de scribes du Mali luttant désespérément contre l'obscurantisme.

ON CONNAÎT PEU À PARIS l'œuvre de cet artiste vivant à Mumbai, le nouveau nom de Bombay. Il a juste exposé une installation à Beaubourg lors de « Paris-Delhi-Bombay (2011, ndlr) ». Ce plasticien connaît pourtant bien notre capitale, puisqu'il y a suivi pendant deux ans les cours des Beaux-Arts (1991-1992). Il souligne volontiers que ce séjour l'a profondément marqué. Soutenu par la dynamique galerie indienne Chemould Prescott Road, qui l'a notamment présenté lors de la FIAC, Atul Dodiya est désormais un artiste qui compte sur le plan international. Daniel Templon ne s'y est pas trompé en l'exposant cet automne.

Alors qu'il travaillait à sa nouvelle série présentée à Paris, « Scribes from Timbuktu », Atul Dodiya nous a fait l'amitié d'évoquer son parcours et sa vision de son métier. Un point de vue précieux, puisque cet artiste établit une sorte de fusion entre la vieille Europe et la jeune Inde, inventant une autre interprétation du vocable « mondialisation ». En tant que peintre, l'homme a eu plusieurs vies et ce n'est pas fini tant, d'un sujet à un autre, sa manière change. D'abord figuratif, « réaliste » même, il peut devenir minimaliste pour une série d'aquarelles sur Gandhi. Il sait, au contraire, s'approprier les représentations kitsch des divinités indiennes lorsqu'il peint un rideau métallique qui, au lieu de s'ouvrir sur un étal commerçant, dévoile le suicide de jeunes filles dont le père n'a pu payer la dot nécessaire au mariage. Il peut aussi intégrer des objets à des assemblages géants et ponctue son œuvre de références à la littérature, au cinéma, à la peinture... Son érudition ne se limite pas aux seuls contemporains, loin de là. Atul Dodiya reconnaît qu'il est multiple : « Il y a plusieurs moi. En fait, je dois



Atul Dodiya (né en 1959) devant *Grace*, œuvre de 2012.

mes différentes approches à Paris. C'est là que j'ai trouvé ma liberté. J'y ai vécu un face-à-face avec le nec plus ultra de l'art au monde et développé mon intérêt pour l'art médiéval européen, les tapisseries et les textiles de France, les gravures sur bois primitives allemandes, mais aussi les maîtres de la Renaissance italienne, les impressionnistes et les modernes. J'ai vécu dans le Marais, à seulement sept minutes du musée Picasso. »

Cette confrontation avec les plus grands maîtres, qu'ils s'appellent Monet, Renoir, Matisse ou Picasso, ne l'a pas effrayé : « Parce que techniquement, je suis bon. Il m'est donc facile de passer d'une technique à une autre, sur tous les supports. Je peux réaliser tout ce que j'ai en tête et ne crains pas de tenter de nouvelles choses ». Le plasticien a, de par ses racines, une vision particulière des choses, une conscience de sa différence : « Ici, en Inde, la joie et la peine peuvent survenir au même moment. Je peins avec passion. C'est sérieux : c'est ma vie. Mais en même temps, je reste relax. » Si, comme il le

constate, les musées restent rares dans son pays, s'il n'y existe pas beaucoup d'éducation artistique, cela ne l'a pas empêché de se nourrir de tous les arts du monde, lui donnant peut-être sa fraîcheur d'esprit, sa gourmandise insatiable : « En tant que professionnel, j'ai conservé l'attitude d'un étudiant, la même ouverture. Je ne regarde jamais en arrière... Je ne vois pas l'art par une toute petite fenêtre temporelle et seulement contemporaine. De la préhistoire à aujourd'hui, tout est contemporain. Je passe aisément d'un genre à un autre, d'une époque à une autre, parce que j'aime l'art de partout et de tous les temps. La période, l'origine m'importent peu. Tout m'appartient, tout ce que j'aime est

à moi... Je veux dire par là que l'on ne peut pas l'extraire de moi. » Ainsi, pour lui, « que ce soit Matisse, Duchamp, Jasper Johns ou Philip Guston, tous sont mes amis et je n'hésite pas à les citer ou à m'approprier leurs œuvres dans la mienne. On n'a pas à apprendre l'histoire : on l'assimile dès que l'on s'intéresse profondément à quelque chose. La calligraphie chinoise, la gravure japonaise ukiyo-e, les fameuses miniatures et les sculptures indiennes, tout m'inspire... Une vie n'y suffira pas ». Atul Dodiya est tout aussi persuadé de l'importance du rôle social de l'artiste et de la nécessité d'évoquer ce qui se passe dans le monde. Si la figure tutélaire de Gandhi est récurrente dans son œuvre, il se dit frappé par la violence qui existe partout. Ainsi n'hésite-t-il pas à exprimer sa vision des événements, comme dans ce portrait de *Woman from Kabul*, où il évoquait si bien le sentiment d'emprisonnement ressenti par les Afghanes.

Pour la série exposée à Paris, c'est un article paru il y a un an et demi dans la presse qui a servi de déclencheur. Après le saccage par des islamistes

ATUL DODIYA

LA GAZETTE DROUOT, 5 octobre 2012

PORTRAIT | LE MAGAZINE



Atul Dodiya, *Bapu at Rene Block Gallery, New York, 1974, 1998*, aquarelle, 114 x 178 cm.

au Mali de sites sacrés, classés au patrimoine mondial de l'humanité, Atul Dodiya a lu un reportage sur les scribes de Tombouctou qui, avec des moyens dérisoires, essaient de sauver leurs plus anciens manuscrits et de préserver ainsi, envers et contre tout, la mémoire de leur peuple. « Souvent, lorsqu'on parle de Tombouctou, c'est pour désigner, et de manière sarcastique, le bout du monde... Dans ce pays parmi les plus pauvres de la planète, on se sent impuissant et triste face à des gens qui paraissent si faibles, simplement assis, lisant leurs textes », rappelle-t-il. Pour illustrer leur dénuement, l'artiste les figure tels des squelettes. Paradoxalement, il existe une grandeur certaine dans cette opiniâtreté des scribes. Avec le travail d'Atul Dodiya, la poésie vient magnifier l'attitude des Maliens. Il a choisi deux artistes français, « parce que l'on parle encore cette langue dans ce pays », explique-t-il. Initialement, il avait retenu un seul poème de Philippe Soupault car il apprécie particulièrement cet auteur, cofondateur du surréalisme et par ailleurs grand

journaliste. Puis, fortuitement, il a découvert *Le Cercle nombreux*, de Claude Royet-Journoud : « C'est une sorte de compilation de nombreux textes. C'est étrange, à la fois touchant et mouvant, comme un corps. Cela fonctionne exactement comme ma peinture. Une telle rencontre est une chance. Ce n'était absolument pas planifié. » Pour le peintre, la démarche n'est aucunement l'illustration d'un texte : « Il s'agit d'une coexistence des deux pour faire sens ensemble. » Mots et éléments picturaux cohabitent. Parmi ces derniers, le cercle est primordial. Il peut être planète, simple assiette ou encore faire référence à une découverte archéologique, tel ce plat iranien miraculeusement retrouvé intact. Ce peut être aussi un symbole fort, puisqu'il évoque également la roue de la vie. Il prend alors toute sa dimension auprès des frères silhouettes distordues, dont les os sont apparents, comme dans une radiographie. Ces créatures, souvent hypersexuées, paraissent douloureusement fragiles, et presque repoussantes lorsque, sans honte aucune, elles font

leurs besoins comme on sacrifierait à un rite. Dans ces compositions presque abstraites, le corps est très présent et peut parfois être l'objet de démétaphorisation quand la douleur de l'esprit, par exemple, est représentée par un cerveau qui saigne. La surface craquelée de ces toiles, comme s'il s'agissait d'œuvres anciennes, comporte d'autres symboles. La citation convoque et invoque, rend l'autre présent, l'assimile : un arbre jaune surgit tel un buisson ardent dans le désert de l'intolérance... Matisse ne l'aurait certes pas renié. Il vient servir le propos de l'artiste, tandis que de larges ramifications de plantes apparaissent en filigrane, pour indiquer peut-être que la toile, comme le papier, est le support d'une écriture. Avec un sourire, Atul Dodiya commente son travail : « J'ai trouvé intéressant pour un Indien venant exposer à Paris de parler de Tombouctou... » Relax, non ? ●

● Atul Dodiya, « Scribes from Timbuktu », galerie Daniel Templon, 30, rue Beaubourg, Paris III<sup>e</sup>, tél. : 01 42 72 14 10, [www.danieltemplon.com](http://www.danieltemplon.com) – Jusqu'au 20 octobre.